This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BR
350
.E7
B34

ETUDE

A 818,182

ERASME ET SES RAPPORTS AVEC LA RÉFORME

Par W. BAUER

58

MONTAUBAN
TYP. DE J. VIDALLET ET VICTOR MACABIAU-GENDRE
25, RUE BESSIÈRES, 25

1878

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

28

ETUDE

SUR

ERASME ET SES RAPPORTS AVEC LA RÉFORME

THÈSE

PUBLIQUEMENT SOUTENUE

DEVANT LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

En juillet 1878

Par W. BAUER

Aspirant au grade de bachelier en théologie

J. V.

MONTAUBAN

TYP. DE J. VIDALLET ET VICTOR MACABIAU GENDRE

25, RUE BESSIÈRES, 25

1878

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

—

UNIVERSITÉ DE FRANCE

Académie de Toulouse

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

—

PROFESSEURS :

MM.

Bois, Doyen,	*Morale et éloquence sacrée.*
Nicolas ❋,	*Philosophie.*
Pédézert ❋,	*Littérature grecque et latine.*
Monod,	*Dogmatique.*
Bonifas,	*Histoire ecclésiastique.*
Bruston,	*Hébreu et critique de l'A.-T.*
Wabnitz, chargé de cours,	*Exégèse et critique du N.-T.*

Léenhardt, chargé d'un cours de *Sciences naturelles.*

EXAMINATEURS :

MM. BONIFAS, *Président de la soutenance.*
NICOLAS. ❋
MONOD.
BRUSTON.

La Faculté ne prétend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du Candidat.

Div.
Lett. d'Argenson
4-29-49
66622

BR
350
E7
B34

INTRODUCTION

C'est un moment solennel dans l'histoire que le début du XVIe siècle. Une ère nouvelle a commencé : l'humanité est sortie enfin de son repos séculaire ; les longues et épaisses ténèbres du moyen âge se sont dissipées. Nous sommes en pleine Renaissance. C'est alors que se font les grandes choses : L'imprimerie est inventée, les lettres renaissent, l'antiquité païenne ressuscite, l'art est créé, les sciences sont fondées, le monde moderne est pressenti et entrevu. C'est une résurrection universelle, une révolution générale, grande et féconde, parce qu'elle avait à sa tête des hommes de génie et que sur les ruines amoncelées elle a su élever un édifice nouveau, qui est sa justification et sa gloire auprès de la postérité.

L'Eglise seule sommeillait, plongée dans une fatale léthargie, et se mourait lentement pendant que tout autour d'elle débordait de jeunesse et de vie. Sous une unité factice et une grandeur qui ne trompait personne, elle cachait de profondes misères et une corruption sans égale. Et cependant, elle aussi, elle pressentait des jours meilleurs ; elle souffrait en secret du spectacle humiliant qu'elle offrait au monde ; elle sentait ses blessures et faisait monter vers le ciel ses cris de détresse. Tout le XVe siècle retentit des plaintes tantôt éloquentes, tantôt désespérées des âmes

saintes qui ne pouvaient prendre leur parti du présent et qui espéraient en l'avenir. Entendra-t-on leurs légitimes revendications? Ecoutera-t-on la voix des Docteurs? Fera-t-on une réforme? C'était-là une question de vie et de mort qui se posait, et l'Eglise paraissait incliner vers la seconde. Trois Conciles dont on attendait le salut avaient pitoyablement échoué : On avait étouffé à Constance la voix réformatrice de Jean Huss et de Jérôme de Prague ; la paix était rendue à l'Eglise : paix sinistre, la paix du sépulcre. La papauté triomphante et aveuglée croit le danger écarté pour toujours et revient à ses anciennes habitudes. Des pontifes impies et débauchés ceignent la tiare, et sapent d'une main sacrilége les fondements de cette Eglise pour laquelle les apôtres et les martyrs avaient versé le plus pur de leur sang. Mais l'heure de l'expiation à sonné. Au milieu de cette fête infernale retentit tout d'un coup, comme une tempête dans un ciel serein, la voix vengeresse de Luther. Ce ne sont d'abord que les accents indignés d'une conscience révoltée au spectacle des humiliations de l'Eglise. Mais Luther sent sa foi s'éclairer et sa mission grandir avec les événements. Il passe peu à peu de la parole à l'action. D'une main impitoyable il renverse l'édifice vermoulu du papisme, ses erreurs, ses superstitions, ses abus. Puis il s'attaque à la papauté elle-même, ce mauvais génie de l'Eglise. Il engage une lutte corps à corps, ardente, désespérée, avec ce géant qui, sous son étreinte puissante, avait brisé les rois et les empereurs ; il le terrasse, le désarme et sauve l'Eglise. Œuvre grandiose et sainte que celle du grand Réformateur, devant laquelle pâlissent toutes les merveilles que le XVIe siècle a enfantées et léguées à l'éternelle admiration de la postérité !

Luther est le génie de la Réforme, il en est l'âme ; il s'est incarné en elle de telle sorte que ces deux noms sont inséparables. Cependant il n'a pas travaillé seul, et il n'est

que juste que nous unissions à sa gloire ses compagnons d'œuvre quels que soient leurs mérites, et quelles qu'aient été leurs intentions. Il y a autour de lui comme une phalange de combattants dont les travaux, les luttes, les défaillances, les fautes même, l'ont puissamment aidé dans son œuvre rénovatrice. Il commande en chef et remporte la victoire, mais il faut associer au triomphe ceux qui lui ont aplani la voie, ceux qui ont combattu pour lui sans s'être rangés sous son drapeau, ceux qui ont lutté à ses côtés, ceux qui ont exposé leur vie aux avant-postes, ceux qui sont morts sur le champ d'honneur, et ceux-là même qui, au fort de la mêlée, ont déserté le drapeau et sont passés à l'ennemi. Erasme est un de ces hommes-là. Sa vie tout entière a été mêlée à la Réformation ; il l'a précédée, il l'a préparée, il l'a secondée, il l'a combattue. Grande assurément est la part qu'il y a prise, et considérable le rôle qu'il y a joué, mais il est difficile de les déterminer exactement l'une et l'autre, et d'être complet sans cesser d'être vrai. Nous essaierons, après tant d'autres, de nous en rendre compte et de décrire, aussi fidèlement que possible, son œuvre comme théologien et surtout comme Réformateur. Nous aurons de la peine à donner une idée claire et nette de son système théologique. C'est un va-et-vient perpétuel, une transformation à l'infini qui défie la critique et l'histoire? « Il s'échappe à lui-même, il échappe aux autres; il fuit devant les conséquences de ses prémisses. C'est un syllogisme perpétuel sans conclusion.» Comme Réformateur, Erasme a rendu de grands services; il a été le précurseur de Luther, son ami pendant longtemps, et il a servi sa cause, même en la combattant à la fin de sa vie.

Les divisions de notre travail sont naturellement indiquées par la vie même d'Erasme qui se partage en trois époques nettement distinctes : Dans la première, Erasme

prépare Luther et lui fraie la voie; dans la deuxième, il assiste à la lutte en spectateur désintéressé, et s'efforce, sans trop y réussir, de garder entre les deux partis une stricte neutralité; dans la troisième, nous le voyons, entraîné par le courant, se rétracter, rompre avec Luther et combattre la Réforme.

PREMIÈRE PARTIE

Erasme prépare la Réforme.

Nous avons vu plus haut la situation douloureuse où se trouvait l'Eglise au XVIe siècle et l'impérieuse nécessité qui s'imposait à elle de faire une Réforme. Cette Réforme devait s'accomplir dans la doctrine et dans le clergé. Le clergé était tombé plus bas encore que la doctrine, et c'est par lui qu'il fallait commencer. On avait beaucoup travaillé déjà dans ce sens, mais sans succès, et cette tâche semblait vraiment dépasser les forces humaines. Les efforts les plus courageux, les plus désintéressés, les plus hardis venaient se briser contre cette opposition systématique, contre cette coalition formidable qui réunissait, comme en un seul faisceau, tous les gens d'église, depuis le pape jusqu'au dernier des clercs. Mais voici, ce que les Conciles et les pieux docteurs n'ont pas pu faire, un homme va le tenter, mais par une voie différente, et, nous devons lui rendre cette justice, il n'a pas travaillé en vain. Il s'adressera, lui, à l'opinion publique, ce juge désormais souverain des grandes causes; il vengera devant elle ces longs siècles de silence forcé et d'oppression systématique; il fera le procès à ces

moines grossiers et corrompus, à ce clergé dégénéré, à ces évêques indignes, à cette papauté impie et frivole ; il soulèvera d'une main impitoyable le voile dont l'Eglise couvrait à grand'peine ses misères et ses scandales; il fera entendre son joyeux éclat de rire en présence des plates bouffonneries dont Rome amusait le peuple; il flétrira, avec les accents indignés d'une conscience presque huguenote, les procédés immoraux, les agissements sans pudeur, la conduite déplorable du chef de l'Eglise comme du dernier des capucins, et montrera à nu à l'Europe stupéfaite, l'idole qu'elle avait encensée jusqu'à présent !

Erasme avait habité lui-même le couvent dans sa jeunesse. Ces deux années passées dans le cloître avaient été les plus tristes de sa vie, et il ne les a jamais oubliées. Il y a vu de près comment les moines observaient leurs vœux de pauvreté et de chasteté, comment ils jeûnaient et priaient ; il a vu leur amour pour l'étude, leur vie contemplative, leur zèle pour la vérité, leurs moyens tout évangéliques pour gagner les âmes et capter les héritages ; il a vu avec douleur leur sauvage grossièreté et leur dévote hypocrisie ; il a assisté, lui, l'amant des Muses, le moraliste raffiné, à leurs orgies publiques ; il a connu leurs scandales secrets, et quand il nous les dépeint avec cette verve gauloise qui aurait conduit tout autre que lui aux cachots du Saint-Office, c'est par expérience qu'il parle et d'après nature qu'il décrit ; il a tout vu, tout constaté, tout vérifié ; il ne déclame pas, il raconte ; ses réquisitoires sont vrais comme la déposition d'un témoin occulaire. Les moines n'ont jamais eu d'ennemi plus redoutable qu'Erasme ; il a été leur fléau, il les a pendant vingt ans suppliciés sans pitié et livrés à la risée de l'Europe entière ; il les a toujours présents à son esprit qu'ils hantent comme une vision sinistre. Recueille-t-il les proverbes des Sages de l'antiquité, il trouve moyen de faire de violentes sorties

contre ces « scarabées, » ces « frelons. » Fait-il l'exégèse d'un verset du Nouveau Testament, ou la paraphrase d'un discours du Seigneur, les moines reviennent sans faute. Il les combat sans trêve ni repos avec toutes les armes; la satire est cependant celle qu'il préfère ; il la manie avec une dextérité merveilleuse, et malheur à celui qu'elle atteint. Parfois aussi Erasme s'élève plus haut. Le rire fait place au tonnerre, la plaisanterie à l'indignation, le bon mot à une sainte colère. Erasme devance Luther et fait songer à Pascal. Ce n'est pas la passion qui emporte, ni la colère qui aveugle, c'est la raison qui argumente, c'est la conscience qui condamne, c'est la vérité qui prend sa revanche. C'est donc avec raison que nous pouvons, sur ce terrain, regarder Erasme comme un des nôtres et l'appeler le Précurseur de Luther. Les moines étaient les adversaires les plus obstinés de toute Réforme. En les combattant, Erasme a fait une grande œuvre ; il a déblayé le terrain et lorsque Luther paraîtra ce n'est pas avec eux qu'il aura à se mesurer ; ils sont occupés ailleurs ; il pourra aller droit au but en passant par la brèche qu'Erasme lui a ouverte et s'emparer de la place dont les défenseurs les plus redoutables et les plus acharnés sont mis hors de combat.

Mais nous avons hâte d'arriver à une partie de l'œuvre d'Erasme plus noble, plus chrétienne, plus utile, celle où il fut réellement Réformateur. Le rire démolit bien, mais n'édifie pas, « et si les Réformateurs ont triomphé, c'est parce qu'ils ont moins attaqué que défendu, moins ruiné que fondé. » A l'attaque populaire du sarcasme, Erasme va joindre l'attaque de la science et de l'érudition.

L'étude de la théologie était au commencement du XIVe siècle dans une situation déplorable ; on ne s'occupait guère de l'Écriture dans les Universités. La Bible était absolument inconnue aux foules comme au clergé lui-même ; il n'est pas rare de rencontrer dans l'histoire de ce temps des

prélats qui avouaient n'avoir jamais lu les Évangiles en entier, et qui passaient leur vie à réciter des litanies barbares et à discuter des questions de scolastique. Erasme, l'ardent champion des lettres profanes, ne veut pas que l'Écriture-Sainte soit fermée au peuple, et souhaite qu'elle soit rendue accessible à tous. « Autrefois, dit-il, le grand-prêtre entrait seul dans le Saint des Saints, mais depuis que la mort du Seigneur a déchiré le voile du Temple, Christ, le Saint des Saints, celui qui nous sanctifie tous, à ouvert à tous l'accès jusqu'à lui et veut nous sauver tous. Pour moi, je souhaiterais que les Écritures fussent traduites dans toutes les langues ! » « Les simples eux-mêmes, dit-il dans son commentaire sur le Psaume I, doivent lire la loi du Seigneur dans n'importe quelle langue. Il y en a qui pensent qu'il faut se garder de mettre entre les mains du vulgaire les écrits sacrés traduits en langue populaire, criant qu'il n'y entend rien et qu'il tomberait dans l'hérésie ! La doctrine de Jésus-Christ serait-elle donc de telle sorte que quelques théologiens pussent seuls la comprendre ? De même que personne ne fut plus populaire que le Christ, de même rien n'est plus populaire que sa doctrine. Que le laboureur lise ! il y trouvera de quoi se nourrir ! Que le savant lise ! il y trouvera de quoi s'instruire ! etc., etc. Luther n'a jamais revendiqué avec plus d'éloquence et de bon sens le droit pour tous de lire l'Écriture-Sainte.

Mais Erasme ne devait pas se borner à faire des souhaits platoniques et à attendre de l'Église et des théologiens ce qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient donner. Il se mit donc lui-même hardiment à l'œuvre, et les travaux que lui a inspirés cette sollicitude sincère pour les besoins religieux du peuple ont droit à notre reconnaissance. Après plusieurs années de recherches et d'investigations, il fit paraître, en 1516, la première édition grecque du Nouveau Testament

« dont le texte était aussi peu connu de l'Occident, que s'il n'eût pas existé ». Tout le monde savant accueillit son livre avec une extrême faveur. Reuchlin avait, dix années auparavant, publié le texte hébreu de l'Ancien Testament. L'Écriture est donc maintenant ressuscitée. Sans doute elle n'est encore accessible qu'aux savants, mais Luther va faire le dernier pas, et, par sa célèbre traduction, la mettre entre les mains du peuple lui-même. Le succès de la Réforme est dès à présent assuré.

Erasme avait comparé avec beaucoup de soin les quelques manuscrits qu'il avait à sa disposition. « Plût à Dieu, écrivait-il à un de ses amis, que le christianisme recueillît de mon travail autant de profit qu'il m'a coûté de peine. » Son vœu fut exaucé. Il dut en donner, durant sa vie, cinq éditions successives, et c'est sur la deuxième que Luther a traduit. La critique moderne à sans doute trouvé des imperfections dans l'ouvrage d'Erasme et l'a dépassé : mais si elle a dû le corriger, elle ne l'a pas dédaigné. La publication du Nouveau Testament fut un acte d'une portée immense: Erasme à posé par là les fondements d'une interprétation saine et critique de l'Ecriture ; il a rendu possible et appelé toutes les œuvres qui se produiront désormais. Il publia à côté du texte grec une traduction latine indépendante de la Vulgate, et qui corrigeait en maints endroits la version insuffisante et fautive qui jouissait dans l'Eglise d'une autorité souveraine et que l'on croyait infaillible. Aux passages où il s'écartait de la traduction reçue il joignit des notes explicatives : « Ces notes, disait-il dans sa préface, n'ont d'autre but que de donner une idée claire du texte. » Mais, en réalité, elles étaient plus polémiques que philologiques, et Erasme y fait moins de la critique que des sorties à outrance contre les moines et les théologiens qu'il rend responsables de l'abîme qu'il rencontre à chaque pas entre la doctrine de Christ et l'enseignement de l'Fglise.

Pour faciliter l'étude de la Bible aux laïques eux-mêmes, Erasme fit la paraphrase du Nouveau Testament. Il s'efforce de reproduire aussi fidèlement que possible la pensée des écrivains sacrés, et de donner une vue d'ensemble des idées qu'ils développent dans leurs écrits. Ce travail fut accueilli avec une sympathie universelle et gagna bien des cœurs à Erasme. Les jugements qu'on à portés sur les Paraphrases sont bien divers. Ce qui est certain, c'est qu'elles ont exercé une heureuse influence sur les esprits et qu'elles ont développé et favorisé l'étude et la lecture de la Bible. Luther en fait peu de cas, et les appelle des « paraphroneses. » Mélanchton, au contraire, les admirait vivement. Il avouait qu'il n'oserait jamais, après Erasme, entreprendre un semblable travail. Herder, qui, paraît-il, n'aimait guère les paraphrases, louait beaucoup celles d'Erasme, et les comparait à un courant d'argent limpide. Pour nous, nous nous associons pleinement à ce qu'en dit le savant Hencke : « Un ouvrage conçu sur un pareil plan, d'une telle étendue, d'un style si pur et si intelligible ne pouvait se produire avant Erasme. C'est un fait incontestable, que ce fut un de ceux qui ont le plus contribué à épurer la doctrine évangélique, et à défendre des principes que la Réformation allait faire triompher. »

DEUXIÈME PARTIE

Erasme et Luther de 1517 à 1524.

Nous sommes maintenant en pleine Réformation. Lorsque Luther engagea la lutte avec Rome, Erasme était à l'apogée de sa gloire; tous les regards étaient tournés sur lui. Des deux côtés l'on se demandait avec une curiosité bien légitime, sous quelle bannière il se rangerait, car la victoire semblait assurée à celui dont il serait l'allié et l'ami. On raconte que les fameuses Thèses de Luther lui arrachèrent ce mot bien connu de Léon X. « Ce n'est qu'une querelle de moines. » Il ne pensait pas que cette insubordination isolée d'un obscur théologien pût avoir aucun rapport avec le rêve de sa vie, les belles lettres. Il paraît même que la défiance d'Erasme vis a vis de Luther était allée jusqu'à l'hostilité et qu'il craignait sérieusement que ce hardi Germain ne fût quelque nouveau théologastre batailleur, ennemi des sciences et de la littérature. Mais, lorsqu'il vit que l'agitation provoquée par Luther devenait un véritable mouvement religieux et qu'il combattait avec une énergie irrésistible la superstition et les abus de l'Eglise, il salua en lui un auxiliaire dont il se promettait beaucoup

et parla de lui avec éloges à ses amis. Il ne blâmait que sa manière violente, tapageuse, son peu de modération à l'égard des grands et du pape, et surtout sa tendance à s'adresser au peuple et à le mêler à un débat dont il voulait l'écarter. Luther jugea d'un coup d'œil celui dont il allait devenir le compagnon d'œuvre. Il comprit de bonne heure qu'il lui serait difficile de sympathiser pleinement avec « cette nature de Nicodème » froide, dédaigneuse et rusée. Il comprit surtout que ce lettré raffiné, que ce théologien à demi-païen qui raillait avec un aristocratique dédain, et s'adressait, dans ses prières, à Jésus-Christ « très bon et très grand, » ne serait jamais un apôtre et qu'il ne saurait mesurer de son regard timide et borné la sublime grandeur de l'œuvre à laquelle il se sentait appelé. « Je lis bien Erasme, écrit-il au prieur Lang, en 1517, mais chaque jour j'ai moins de confiance en lui. Je vois avec joie, il est vrai, qu'il reprend avec autant de courage que de science non-seulement les moines, mais tout le clergé. Mais je crains qu'il ne répande pas assez Christ et la grâce de Dieu, dont il ne connaît que très peu de chose. Chez lui ce qui est humain l'emporte sur le divin. » Ce qui blessait surtout Luther, c'est la manière frivole et irréligieuse dont Erasme raillait les misères de l'Eglise. « Ses colloques sont agréables, écrit-il à Spalatin, pleins de sens et d'érudition, mais ils vous font rire de l'Eglise de Jésus-Christ dont on devrait déplorer avec larmes devant Dieu la triste situation. » Au reste, pour ce qui regarde le savant et le lettré, Luther rendait pleine justice à Erasme. Dans une lettre adressée au même, en 1518, il dit : « C'est un devoir pour moi, devant ceux qui attaquent les lettres ou qui les méprisent, de parler avec beaucoup d'éloges d'Erasme et de ses grands mérites, et de le mettre à l'abri de la calomnie. »

Jusqu'ici leurs relations n'étaient pas personnelles : des amis communs essayèrent de les rapprocher : Ce fut Luther

qui, sur les insistances de Capiton, consentit à faire le premier pas et à écrire à Erasme (25 mars 1519). Il ne marchande pas les éloges ni l'admiration à son illustre ami, et avoue sincèrement tout ce qu'il lui doit. L'épître de Luther flatta vivement la vanité bien connue d'Erasme et semblait devoir cimenter pour jamais l'amitié qui venait de les unir. Celui-ci ne fit pas attendre sa réponse. « Très cher frère en Jésus Christ, lui écrit-il, ta lettre m'a été extrêmement agréable à cause de la finesse de pensée qui s'y montre et de l'esprit vraiment chrétien dont elle fait preuve. Je ne saurais trouver d'expression pour te dire quelles tragédies ont excitées ici tes écrits : on ne peut ôter de la tête de ces gens ce soupçon si faux que tes élucubrations ont été écrites avec mon aide, et que je suis, comme ils disent, le porte-étendard de cette faction. Le germe de cette contagion s'est tellement étendu qu'une grande partie de cette académie est devenue furieuse en peu de temps. *J'ai juré que tu m'étais inconnu, et que je n'avais pas encore lu tes livres* : Que d'ailleurs je n'approuvais ni ne désapprouvais rien..... Pour moi, je me tiens en dehors de tout cela afin de me garder tout entier au service des belles-lettres qui refleurissent. Il me paraît qu'on gagne plus par la modération et les formes que par la passion. C'est par là que Christ a conquis l'Univers ! » Cette lettre nous dépeint Erasme mieux que ne saurait le faire le portrait le plus fidèle. Nous pouvons saisir là sur le vif cette nature tortueuse et double, chez qui la prudence surpasse encore l'esprit, ce caractère sans grandeur parce qu'il est sans franchise, cette apparente bonhomie qui trompe les naïfs, mais qui est rompue aux finesses de la diplomatie et aux restrictions mentales. Erasme tend ici la main à Loyola. A Luther qui lui a ouvert loyalement son âme et avoué qu'il lui doit tout, Erasme vient dire qu'il ne le connaît guère que par la renommée ; il se tire d'af-

taire avec quelques compliments anodins qui ne lui coûtent rien, et sépare habilement sa cause de celle du Réformateur. Pour se mettre à l'abri des attaques des théologiens et ménager la susceptibilité des grands dont il est le protégé, il est obligé de mentir à sa conscience, et de jurer qu'il n'a jamais lu les livres de Luther ! Erasme se montre là ce qu'il sera toute sa vie, l'homme indécis et pusillanime qui sous prétexte d'être fidèle à la pensée du Christ en « n'affirmant rien absolument, en ne disant rien d'arrogant ni de factieux » oscillera perpétuellement, misérablement entre deux partis qu'il servira tour à tour pour les trahir ensuite, et qui se trouveront toujours unis pour déverser sur lui l'injure et le mépris. Cette lettre nous montre que ce n'était rien moins qu'un abîme qui séparait ces deux hommes dont des amis plus zélés que clairvoyants avaient voulu confondre la cause. Luther, qui jusqu'alors s'était bercé de l'espoir qu'Erasme prêterait à sa cause «l'aide de sa plume si populaire et le crédit de son immense considération, » fut complètement déçu en lisant cette lettre ; la correspondance amicale n'alla pas plus loin.

Mélanchton fit de vains efforts pour opérer un rapprochement. « Il leur écrivit des lettres touchantes et persuasives où son doux génie tachait d'atténuer la rudesse de Luther aux yeux d'Erasme, et de justifier la prudence d'Erasme aux yeux de Luther. Il resta l'ami de tous deux sans les réconcilier (Nisard).

Jusqu'ici Erasme était resté neutre entre les deux partis ; toutes ses sympathies et tous ses vœux étaient au fond pour la Réforme, mais il évitait de se prononcer ouvertement ; il fermait l'oreille à toutes les rumeurs contradictoires et intéressées qui circulaient sur son compte, et déclinait les offres des Luthériens comme des Catholiques. Une ruse maladroite de Hutten, qui voulait forcer Erasme à se déclarer protestant, perdit tout, et le jeta définitivement

entre les bras des papistes. Ce fait capital mérite d'être rapporté avec quelques détails.

Erasme avait reçu en présent une coupe de l'archevêque Albert de Mayence. Ce prélat était un homme éclairé et un ami des lettres ; il avait compris la nécessité d'une réforme, mais il la voulait modérée, et ne reconnaissait qu'à l'Église le droit de la faire. Erasme envoya à Hutten, qui était au service de l'archevèque, une lettre de remerciments pour son maître (1er novembre 1519); comme il écrivait à un ami, il profita de l'occasion pour lui exprimer son opinion sur Luther, sur la portée et le caractère de son œuvre, craignant que les moines et les théologiens n'eussent prévenu le noble prélat contre le Réformateur, ce qui aurait amené une catastrophe pour les belles-lettres.

Cette lettre est extrêmement curieuse : Erasme écrit à un ami ; il y est naturel, presque franc, et exprime son avis sans aucune arrière-pensée :

« Je ne connais pas Luther, dit-il, ni ses écrits ni sa doctrine ; mais je vois que ce sont les honnêtes gens qui sont le moins prévenus contre lui, et je crois qu'on peut aussi bien lire ses écrits que ceux des docteurs de l'Eglise. A une épître très chrétienne que Luther m'écrivit, je répondis poliment, afin que mon conseil fût plus efficace. Je l'exhortais à prêcher l'Evangile avec douceur et droiture, et à ne pas se permettre, à l'égard du Pape, un langage arrogant. Je lui disais en outre que beaucoup de personnes parlent ici avantageusement de lui ; quant à moi, je n'en fais pas partie, comme mes adversaires ont voulu le conclure de mes paroles ; car il me paraît trop difficile de porter un jugement quelconque sur lui. Et si je sympathise avec son sort, sans prendre part à son affaire, quel est mon crime ? N'avons-nous pas pitié des plus grands scélérats ? Au reste, je regarde comme le devoir d'un chrétien de redresser Luther s'il est coupable et non de le punir ; et

s'il est innocent, de le défendre contre ses iniques adversaires. En tout cas, il y a en lui des étincelles d'une vraie piété évangélique, et, s'il est maintenu dans la bonne voie, il peut faire beaucoup pour la doctrine de Christ. Ses fanatiques adversaires ne considèrent pas cela ; ils condamnent dans ses écrits des thèses qui leur auraient paru parfaitement orthodoxes s'ils les avaient trouvées dans Augustin ou dans Bernard. Mais comment peut-on condamner un homme qui, suivant l'ancienne coutume, présente des thèses pour les discuter, et qui se soumet au jugement du Saint-Siége et des Universités ? Et quelles sont donc les causes de cette révolution ? des doctrines humaines, des enseignements scolastiques, et avant tout la tyrannie de moines mendiants qui sont tout puissants, que les rois redoutent, et qui n'obéissent au Pape que lorsqu'il leur accorde ce qu'ils demandent. Ce sont eux qui ont causé ce scandale des Indulgences ! Ce sont eux qui ont défendu dans l'Eglise ces cérémonies plus que judaïques, qui ont excité l'indignation de Luther ! Car, quel autre mobile aurait pu le guider, lui qui n'ambitionne ni honneurs, ni richesses. Il n'a commencé à douter des Indulgences que lorsque d'autres y ont attaché une importance excessive. Il a osé parler de la puissance du Pape dans des expressions dures ? mais d'autres avant lui en avaient trop dit sur cette puissance ! Il a osé mettre en suspicion la confession ? mais c'est avec la confession que les moines violentent les consciences !.... Autrefois on appelait hérétique celui qui s'écartait dans ses opinions de l'Evangile et des articles de foi : aujourd'hui tout ce qui déplait aux moines est hérésie. »

Hutten, au lieu de remettre la lettre à l'archevêque, la fit imprimer en substituant au mot « Luther » celui de « notre Luther ». Il espérait par là forcer la main à Erasme et le décider à embrasser publiquement le parti de la Réforme. Mais celui-ci n'en fit rien. Il écrivit une deuxième

lettre pour se justifier auprès de son ami qui l'accusait d'avoir eu part à l'impression de sa première : «Je regrette, lui dit-il, la lettre que j'ai écrite, mais je ne la destinais pas à la publicité. Si la chose a eu lieu volontairement, c'est une odieuse trahison. » Erasme cherchera désormais à se laver, par tous les moyens, du soupçon d'avoir préparé ou favorisé la Réforme. Toutes les lettres, tous les écrits qu'il a composés à cette époque, témoignent de ce revirement soudain, de ce changement complet, sinon dans ses idées du moins dans son attitude vis-à-vis des Protestants. Il y eut alors dans sa vie ce qu'on peut appeler sa première période de rétractation. Mais, malgré toutes ses protestations de fidélité et de soumission absolue à la foi de l'Eglise et à l'autorité du pape, l'impression produite sur tous les Catholiques et surtout sur les moines par sa lettre à Hutten ne put jamais être complètement effacée. Ajoutons à cela le scandale que provoquèrent ses relations personnelles avec Luther quand on les connut, et son refus obstiné d'écrire contre les Réformateurs, et nous comprendrons toutes les colères et toutes les haines qui se déchaînèrent contre lui. Les moines cette fois croyaient tenir leur proie; ils répétaient sur tous les tons que Luther et Erasme avaient juré la ruine de l'Eglise! Du haut des chaires on les insultait sans pudeur; on les dépeignait aux âmes pieuses comme l'incarnation même de Satan Erasme était le plus maltraité; on l'appelait un traître et un renégat! « Sans Erasme, disait-on, Luther n'aurait jamais paru; c'est dans ses écrits qu'il a sucé toute sa doctrine ; Luther est tout entier dans Erasme. » « Il aurait mieux valu, disaient d'autres, qu'Erasme ne fût jamais né, que la lumière des lettres n'eût jamais pénétré en Allemagne, et que ce pays fût demeuré à jamais plongé dans la barbarie. » Un franciscain d'Anvers publia un livre dans lequel il appelait Luther, Calvin, Zwingle, Oecolompade et Erasme les sol-

dats de Pilate : tous ont tendu au même but ; mais il y a cette différence entre Erasme et ses complices, c'est que ceux-ci étaient sérieux et convaincus, tandis que lui-même ne faisait que badiner ; puis il ajoutait le mot favori des moines : « Erasme a pondu l'œuf et Luther l'a couvé. » Erasme était, on le voit, sinon le plus haï du moins le plus méprisé.

Ce ne sont pas seulement les ennemis d'Erasme que sa lettre à l'archevêque de Cologne scandalisa, mais tous ses amis en furent vivement émus et l'interrogèrent sur sa conduite ; le pape lui-même le soupçonnait de luthériser et lui demanda une explication. Tout autre qu'Erasme aurait été sérieusement embarrassé ; la souplesse de son caractère et les ruses de sa diplomatie le tirèrent de ce faux pas qui aurait perdu tout autre que lui. Avec son habileté ordinaire il esquivait les questions importunes et trop pressantes, donnait des réponses ambiguës, évasives, parlait des autres et se taisait sur son compte, accusant, criant, pleurant, mentant au besoin, et sans arrière-pensée. C'est une stratégie admirable mais immorale qui révolte tout homme qui n'étudie pas Erasme, comme M. Nisard, avec l'idée fixe de toujours découvrir en lui un héros et un saint. La conscience n'a jamais mis Erasme à l'étroit ; nous n'aurons que trop l'occasion de le voir dans la suite. Au reste, écoutons parler M. Nisard lui-même ; son plaidoyer nous donnera une idée exacte de la cause et du client qu'il défend : « Erasme, dit-il, répondait à tous ses amis et retournait le même sujet de mille façons, expliquant son rôle, se défendant d'avoir lu les livres de Luther, si ce n'est en courant, du coin de l'œil, trop légèrement pour en voir le poison. Du reste, il reproduisait sous toutes les formes les propres paroles de sa lettre à Luther, n'y changeant rien au fond, mais, dans la forme, les modifiant selon les gens. A ceux qui penchaient pour les idées de la Réforme il par-

lait avec complaisance des qualités personnelles de Luther et des bruits favorables qu'on lui avait rapportés de sa probité et de ses mœurs ; il chargeait les portraits de ses adversaires, les moines, et ne dissimulait pas qu'il voyait plus de danger pour les lettres dans le triomphe de ceux-ci que dans celui de Luther.

« A ceux qui se montraient inquiets de l'atteinte portée à l'unité catholique il prodiguait les professions de foi chrétienne, parlait de Luther avec défiance, et témoignait la crainte que ce ne fût une tyrannie substituée à une autre tyrannie, et que le désordre de la Réforme ne fût aussi funeste aux lettres que l'oppression monacale. » « C'était moins de la contradiction qu'un libre cours donné à ses doutes, » ajoute sérieusement M. Nisard. Malheureusement pour M. Nisard nous avons la correspondance d'Erasme et elle nous tient un tout autre langage que lui. C'est elle que nous allons interroger. Barbirius, un ami d'Erasme, lui avait écrit que le soupçon qui planait sur lui d'avoir préparé et secondé la Réforme commençait à se dissiper. Erasme tout indigné lui répond que ce qui l'étonne, ce n'est pas que ce soupçon soit dissipé, mais qu'il ait jamais pu se produire. « *Lutherus*, dit-il, *mihi tam ignarus, quam qui omnium ignotissimus.* » « Plût à Dieu que je fusse aussi net de tous péchés que je le suis de cette affaire je ne craindrais pas de mourir sans confession ! » Puis il continue : « Prétendre que Luther a puisé dans mes livres, c'est un impudent mensonge ; on ne trouverait pas une syllabe de moi dans ses écrits..... Si les vues et les opinions de Luther étaient contenues dans mes écrits, comment pourrait-il se faire que les luthériens me détestent, et que ceux qui les combattent puisent leurs arguments dans mes livres ? Dira-t-on que les thèses qui ont fait condamner Luther concordent avec des opinions que j'ai exprimées? C'est prétendre que le vin est du vinaigre. Si on peut se

vanter d'avoir nui à la cause de Luther, je puis dire que je lui ai fait plus de tort que ceux qui l'ont ouvertement insulté. »

Léon X avait fini par apprendre les rapports d'Erasme avec Luther; il lui écrivit et lui demanda des explications. Erasme lui expédia aussitôt une longue lettre où il se défend énergiquement d'avoir jamais incliné vers le luthéranisme. Le pape, satisfait de ses raisons, lui répondit quelque temps après : « Votre lettre a dissipé toutes mes appréhensions, et je ne doute plus de votre attachement au Saint-Siége et à la foi de l'Eglise, et je souhaite que tout le monde en soit persuadé comme moi. »

Si nous comparons maintenant à ces dénégations intéressées le contenu de quelques lettres écrites *la même année* à des amis de la Réforme, nous verrons comme le ton change.

Erasme, nous l'avons vu plus haut, protestait auprès de son ami Barbirius contre l'accusation d'avoir inspiré Luther par ses écrits : *Au même moment* il écrit à Zwingle ces paroles étranges : « Je crois que j'ai enseigné presque tout ce que Luther enseigne, mais non pas avec tant de violence et sous une forme si paradoxale. » A la diète de Cologne (1520), l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, grand partisan de la Réforme, lui demanda ce qu'il pensait de Luther et de son œuvre : « Luther, répondit Erasme, a commis deux fautes impardonnables qui sont d'avoir touché à la couronne du pape et au ventre des moines. » Il tenait ce propos au moment où il recevait la lettre de félicitations de Léon X. Puis Erasme continue sur un ton plus sérieux : « C'est avec raison que Luther a attaqué les abus des indulgences, et bien d'autres superstitions, et tous les hommes de bien ont vu avec joie comment il veut rappeler les croyants à la vraie piété et à la source véritable de

l'Evangile en leur enseignant de ne pas mettre leur confiance dans des cérémonies et des institutions humaines. »
Il publia, la même année sous les auspices de Spalatin, un écrit où nous lisons ces lignes : « Ce ne sont pas les Thèses de Luther qui révoltent les hommes pieux et honnêtes, c'est l'acerbe bulle papale qui est tout à fait contraire à la douceur que doit avoir un vicaire de Jésus-Christ. Luther est condamné par deux Universités, mais non pas refuté. Il a demandé avec raison d'être jugé par des hommes impartiaux, étant lui-même impartial et franc et sans aucune ambition personnelle. Mais le pape est plus jaloux de sa propre gloire que de celle de Christ. Tout ce qui jusqu'ici a été écrit contre Luther est désapprouvé même par ceux qui lui sont le moins favorables. »

Ces quelques citations suffiront pour nous faire comprendre le pitoyable jeu d'Erasme et nous permettre de juger à leur valeur les procédés déloyaux, les expédients jésuitiques de ce sophiste beau parleur qui écrit des pages attendries pour démontrer l'autorité souveraine, les droits imprescriptibles de la vérité, et qui dans sa vie la foule aux pieds à chaque pas. En prodiguant ainsi ses protestations de fidélité à l'Eglise, Erasme atteignit son but. Il est réintégré dans la confiance du pape et de ses amis qui le croient désormais bon catholique. Mais les moines et les théologiens furent irréconciliables et continuaient à l'injurier en l'appelant le « renard qui dévaste la vigne du Seigneur. »

Luther, qui sentait toutes les misères de l'Eglise comme peser sur son cœur, dont l'âme était travaillée par la pensée de la relever de ses humiliations et de son abaissement, Luther poursuivait son œuvre avec un héroïque courage, tenant tête à la fois aux menaces de l'empereur et aux foudres du pape. Cette conduite hypocrite et déloyale d'Erasme l'indignait. Ses dernières illusions s'étaient dissipées et il avait compris que désormais il n'y avait plus rien a

attendre de lui. « Je vois, écrit-il à la fin de l'année 1521 à Spalatin, qu'Erasme est encore loin de la connaissance de la grâce, car dans tous ses écrits il ne pense qu'à la paix et non à la croix, et il veut tout arranger par la politesse, la douceur et l'agrément ! mais tout cela ne change rien à la misère où nous sommes et ne le convertit pas lui-même » Et plus loin : « Parce qu'il ne veut pas se lever avec courage, déplaire et punir, il ne fait rien avec ses écrits Si on n'avertit le pape et les évêques qu'avec douceur et modestie, ils croient qu'on les flatte et qu'ils peuvent continuer dans leurs voies. Plutarque blâme de pareils flatteurs, mais Jérémie dit à leur épouvante : « Malédiction sur celui qui mène avec mensonge l'œuvre du Seigneur. »

Les amis de Luther, même les plus modérés, n'étaient pas moins attristés que lui en voyant s'évanouir définitivement toutes les espérances qu'ils avaient fondées sur Erasme ; Canirmius écrivait, en 1521 : « La froideur croissante d'Erasme m'indigne ; tout ce qu'il a écrit jusqu'ici, librement et ouvertement, il semble le rétracter en secret ! Je reconnais bien là sa crainte enfantine, car il tient plus à la gloire du monde qu'à celle devant Dieu. De pareils Nicodèmes se trouvent en masse chez nous. » Le prédicateur évangélique Hummelberg écrivait, au même moment à Zwingle : « Erasme est doux et conciliant car son corps domine sur son esprit et redoute tout danger : mais quel bien a-t-il fait avec sa flatteuse condescendance à l'Eglise de Jésus-Christ ? Peu, ou aucun.

En 1522 Adrien VI succéda à Léon X sur le trône de saint Pierre. Il avait été jadis le professeur d'Erasme à Louvain, et depuis il était resté son ami. Aux lettres de félicitations que celui-ci lui avait écrites, le pape répondit par des épîtres d'une flatterie raffinée qui devaient définitivement ramener au bercail la brebis égarée et lui enlever, pour l'avenir, toute velléité de passer à l'ennemi. Il

appelait Erasme « l'unique défenseur de l'Eglise. » « Hésiteras-tu donc, lui dit-il, à tourner la plume contre les folies de ces impies dont Dieu a si visiblement détourné sa face? Léve-toi, lève-toi, Erasme, et viens au secours de la cause de Dieu ! Fais servir à sa plus grande gloire les talents que tu as reçus de lui. Songe qu'il n'appartient qu'à toi de ramener dans la droite voie ceux qui s'en sont écartés pour suivre Luther, de raffermir ceux qui ne sont pas encore tombés, et de retenir dans leur chute ceux qui chancellent! »

Erasme refusa, alléguant une double raison, sa santé ébranlée et son incapacité : « Moi, dit-il avec amertume, moi, qu'on appelait jadis héros trois fois grand, le prince des lettres, l'astre de la Germanie, je ne suis plus rien.

Malheureusement cette modestie d'Erasme n'était qu'un prétexte pour faire une belle phrase et il n'a que trop eu le tort de ne pas croire assez à cette faiblesse dont il faisait à ses amis de si lamentables descriptions. Sa santé, en effet, était déplorable. « Rends-moi ma jeunesse, rends-moi ma santé, s'écriait-il en terminant sa lettre ! »

Adrien revint à la charge et lui écrivit une deuxième lettre en 1523, dans laquelle il le priait de lui indiquer les moyens par lesquels on pourrait faire cesser le schisme et ramener la paix dans l'Eglise. La réponse d'Erasme est franche, hardie même : Le pape ne lui en sut aucun gré ; il trouva ses conseils trop libres et cessa de puiser ses inspirations chez lui.

Cependant, malgré la fureur des moines et les pressantes sollicitations de ses amis, Erasme tint ferme et refusa d'entrer dans la lice. Tout avait été mis en avant : honneurs, richesses, flatteries, mais Erasme demeura inflexible, et jusqu'en 1524 aucun écrit n'était sorti des presses de Froben. Il connaissait trop Luther, « ce génie véhément, » comme il l'appelait, « ce caractère d'Achille qui ne sait

point céder. » et dont il disait « qu'il n'est ni sans dents ni sans poignets et qu'il a du foin dans sa corne, » pour vouloir se mesurer avec lui en champ clos : « il aima mieux faire parler de son silence que rire des coups qu'il porterait » Ce qui le retenait encore, c'est la crainte que les services que Luther avait rendus aux belles-lettres ne fussent perdus s'il se déclarait contre lui.

Mais ses amis ne pouvaient se rendre à ces raisons et ses ennemis raillaient son impuissance, de sorte que ce silence devenait un supplice. Les moines insultaient toujours et les protestants ne cessaient de le provoquer : On harcelait à l'envi le vieux lutteur fatigué, et les plus timides devenaient braves quand il s'agissait de lui porter quelque coup. Les procédés les moins délicats, les amorces les plus grossières étaient employés pour le faire sortir de son inaction : On excitait son amour-propre et sa vanité en insinuant perfidement que s'il ne combattait pas Luther c'est qu'il le redoutait.

« Erasme reconnut donc après de longues hésitations qu'il ne pouvait pas empirer sa situation en prenant parti, que ses ennemis ne le haïraient ni plus ni moins quand il se serait prononcé, et qu'au moins de cette manière il rappellerait sur lui l'attention universelle concentrée sur Worms et Wittemberg et se replacerait au premier rang, où ses incertitudes avaient fait monter Luther. »

Il se décida alors pour la lutte. Ce qui vainquit ses dernières résistances, ce furent les propos et la conduite même de Luther à son égard. Celui-ci avait en effet publiquement rompu avec lui ; il lui avait même écrit, en 1524, une lettre d'un ton acerbe et d'une ironie écrasante, qui consomma la rupture et précipita Erasme dans l'arène. N'oublions pas, pour être complet, d'ajouter à toutes ces influences la pression que le pape et le roi d'Angleterre Henri VIII, « grand casuiste catholique avant d'être tueur

de femmes, » ne manquaient pas d'exercer sur leur illustre protegé dont ils réclamaient, en retour des honneurs qu'ils lui décernaient et des pensions qu'ils lui payaient, beaucoup de haine et beaucoup d'injures contre Luther. Erasme ne pouvait donc plus se retirer, et il le comprit. L'orage se prépare lentement, et déjà, de temps en temps, le tonnerre se fait entendre : Mais Erasme n'est pas naturel dans son rôle ; il gronde sans faire peur parce qu'il gronde sans conviction ; on sent trop qu'il n'y a là que de la colère « venue par le courrier de Rome et d'Angleterre. » Au fond, toutes ces royales démonstrations d'amitié, tous ces applaudissements anticipés et intéressés du pape ne rendaient pas sa situation meilleure. A mesure que le moment décisif approche, ses frayeurs redoublent : Erasme a ses heures de découragement ; il voudrait reculer alors devant une tâche dont on l'accable malgré lui. Ce vieillard qu'on a transformé en athlète sur le bord du tombeau est obligé de faire bonne figure devant le public et de descendre dans l'arène le sourire sur les lèvres. Mais, quand il est seul avec ses amis intimes ou qu'il écrit à ceux dont il n'a pas à redouter les indiscrétions, il jette le masque et ouvre son cœur. C'est alors que nous surprenons sur ses lèvres ou sous sa plume de ces paroles désolées qui trahissent le trouble profond de son âme. Sous l'écrivain perfide et renégat nous ne pouvons nous empêcher de voir l'homme, le vieillard sexagénaire et moribond : le premier n'est pas digne de pitié, mais le deuxième a droit à notre sympathie car il n'est que la victime d'une cause détestable et indigne de lui. Le sort en est donc jeté ; un courant irrésistible entraine Erasme : Il va combattre la Réforme. Nous entrons ainsi dans la troisième et dernière phase de sa vie que nous raconterons brièvement.

TROISIÈME PARTIE

Erasme combat la Réforme.

La nouvelle de la prise d'armes d'Erasme excita dans l'Europe catholique un enthousiasme général. Princes et cardinaux le félicitaient à l'envi : « Tu n'auras qu'à te montrer, lui disait-on, et tu auras triomphé ! » Les moines eurent la force de se taire un moment et d'imposer silence à leurs ressentiments. Erasme lui-même essaya de se faire illusion sur lui-même et sur sa situation, et de prendre son rôle au sérieux. « Mon livre va soulever bien des tempêtes, écrit-il modestement à un ami ; mes adversaires ont peur de moi ! Qu'on me haïsse pourvu qu'on me craigne ! » C'était la réponse à la déclaration de guerre de Luther ; celle-ci avait été accablante : « Je te souhaite vivement, disait Luther, que ceux qui en ce moment troublent ton repos et ta vieillesse te laissent mourir en paix. Ils le feraient certainement s'ils tenaient compte de la faiblesse de ton esprit et de la grandeur de la cause qui depuis longtemps dépasse ta mesure. Tout ce qu'Erasme peut désormais tenter contre nous, ne nous mettra guère en péril, et au lieu de chercher à nous nuire par tes pointes et tes coups de dents, tu devrais songer à la faiblesse de ces armes et t'abstenir de ces figures de rhétorique si âcres et si salées. »

Les protestants n'étaient pas moins impatients que les catholiques de le voir descendre dans la lice, et ils se demandaient sur quel terrain il allait les attaquer. La tâche d'Erasme était en effet plus difficile qu'on ne le pensait. Il avait eu (et on ne le savait que trop) plus que des sympathies pour les idées de la Réforme. N'a-t-il pas dit lui-même qu'il avait enseigné tout ce que Luther enseignait? N'a-t-il pas combattu à ses côtés, condamné comme lui le célibat des prêtres et le culte des saints, censuré la grossièreté des moines, flétri les vices du clergé, ébranlé l'autorité du pape et tourné en ridicule les cérémonies romaines?

Erasme se souvenait trop de son passé, qui était celui d'un fort mauvais catholique, et de la tenacité rancunière des moines pour attirer l'attention sur lui-même et mettre sa personnalité en avant. Il préféra donc porter le débat sur un terrain absolument inexploré et choisir une question qui, si elle était hors de sa compétence, le mettait au moins à son aise et n'éveillait pas de souvenirs fâcheux. Ce n'est pas le Réformateur, ce n'est pas l'adversaire à outrance de l'Église, de son dogme et de son clergé qu'Erasme va combattre, c'est le théologien. Et dans cette théologie de Luther, ce n'est pas le côté vif, actuel, révolutionnaire qu'il attaque, mais un point secondaire, une doctrine que sa hardiesse n'avait pas réussi à rendre populaire, et que les trois quarts des docteurs catholiques étaient incapables de comprendre et de discuter sérieusement. Dans son traité du Libre-arbitre, s'appuyant sur saint Paul, saint Augustin et ses expériences personnelles, Luther avait soutenu que, par suite de la chute, la volonté de l'homme n'a plus la force de se déterminer d'elle-même pour le bien et que tout ce qu'elle accomplit sans Dieu ne peut être que mauvais; le mal seul est en notre pouvoir : « Homo arbor mala factus, non potest nisi malum velle et facere. »

Erasme attaqua vigoureusement la théorie de Luther sur l'homme et sur la liberté, et la réfuta dans un livre que nous n'analyserons pas. Il prend chaudement la défense de la liberté humaine et prétend que c'est une dangereuse hérésie que de rattacher le salut de l'homme à la foi en l'impuissance du libre-arbitre : « *Liberum arbitrium est vis quâ se possit homo applicare ad ea quæ perducunt ad æternam salutem, aut ab iisdem avertere* ». Malgré toutes ses prétentions à égaler la science exégétique et la puissance dialectique de Luther, Erasme était resté au-dessous de son adversaire. Il n'avait traité la question qu'à un point de vue purement extérieur et s'était contenté d'éplucher dans ses détails l'ouvrage de Luther, sans entamer une discussion sur le fond même du sujet. Il triomphait bruyamment et à peu de frais. Son livre était célèbre avant de paraître, et quand il l'eut publié, les éloges et les félicitations redoublèrent. L'empereur et le roi d'Angleterre lui écrivirent des lettres de remercîments. « Vous ne refutez pas Luther, lui dit un de ses fervents admirateurs, vous l'anéantissez. » Tout le monde était content, sauf Erasme. « Vous me félicitez de mes triomphes, écrit-il à l'évêque de Rochester ; je ne sais de qui je triomphe, mais je sais que j'ai trois luttes à soutenir au lieu d'une. J'ai fait ce traité sur le Libre-arbitre sachant bien que je ne me battais pas sur mon terrain. Il était dans ma destinée qu'à l'âge où je suis, d'amant des Muses je devinsse gladiateur ! » N'avait-il pas dit lui-même à un de ces amis, peu avant de prendre la plume, ces paroles étranges : « Je n'écrirai rien contre Luther, ou si j'écris, ce sera de telle sorte que ceux qui combattent pour le règne des Pharisiens *(pro regno pharisaico)* préféreraient que je me fusse tu ? » Il avouait même, dans un moment de franche gaieté que, pendant qu'il dissertait sur le Libre-arbitre, il avait complètement perdu le sien !

Mais aux applaudissements succédèrent bientôt les criti-

ques : Les plus modérés de ses amis se bornaient à regretter que cet ouvrage n'eût pas paru qpelques années plus tôt. Il est très malheureux, lui écrit Georges de Saxe, que Dieu ne vous ait pas inspiré cette pensée il y a trois ans, et qu'au lieu de faire à Luther une guerre sourde, vous ne l'ayez pas pris à partie ouvertement dès le premier jour. Quant aux catholiques intransigeants, ils étaient absolument mécontents et leurs clameurs recommencèrent. Ils s'étaient attendus à de grossières injures, à des calomnies dont il resterait toujours quelque chose, pensaient-ils, et ils ne trouvèrent qu'une critique sobre, respectueuse, indulgente même et pas de réthorique. Lo prince de Carpi, ce Veuillot du XVIe siécle, qui était passé maître dans l'art d'insulter, daignait être satisfait de l'ouvrage, mais le trouvait trop modéré et trop pacifique.

Le ton du livre ne déplut pas à Luther, mais la théologie et l'exégèse de l'auteur l'indignaient : C'est incroyable écrit-il à Spalatin, comme le traité du libre arbitre me dégoûte, et cependant je n'en ai lu que quelques pages. C'est un triste devoir de répondre à un ouvrage si grossier d'un homme si lettré ! » « A mon avis, dit Luther ailleurs, Erasme a de la prédestination une idée encore plus fausse que celle qui a cours dans les écoles des Sophistes. Il n'y entend rien, et en général il n'a que fort peu de connaissances solides sur la religion. » Il n'avait pas l'intention de répondre ; il s'y décida cependant sur le conseil de ses amis qui lui faisaient remarquer que ne pas répondre ce serait s'avouer vaincu.

En décembre 1525, c'est-à-dire un an après, parut son « *Serf Arbitré.* » Ce livre eut été une réfutation victorieuse et définitive d'Erasme, n'étaient la violence du ton et la hardiesse parfois excessive des affirmations. Luther démontre que l'homme est le serf de sa passion, qu'en tous temps, sous tous les drapeaux, et pour toutes les causes,

il aime la liberté pour lui et la hait pour les autres. Erasme pouvait au moins attendre des ménagements pour lui-même, car il avait traité Luther avec tant de douceur et de politesse. Mais celui-ci voyait en lui, non un ennemi qui a droit à des égards, mais un sophiste qui parle de tout sans avoir rien étudié, un amateur de christianisme, un hypocrite, un pharisien. Il rend à la science d'Erasme, à sa culture littéraire, pleinement justice, et les loue sans réserve. Quant à ses prétentions théologiques, il les raille impitoyablement. Il lui reproche ensuite de rester indifférent à ce que les hommes croient, pourvu que la paix soit maintenue, et de faire plus de cas de la philosophie et des enseignements des hommes que de la doctrine chrétienne. Habite avec les académiciens et les sceptiques, lui dit-il, mais le Saint-Esprit n'est pas un sceptique ! Ce n'est pas le doute qu'il a gravé dans nos cœurs, mais une puissante certitude ! » Il lui disait encore que les principes de sa vie étaient tels qu'un juif ou un païen aurait pu les suivre. Erasme fut profondément blessé en se voyant malmené de la sorte et sa colère redoubla. « Jamais, dit-il à Morus, Luther n'a écrit contre quelqu'un avec tant d'animosité et de violence. »

C'est la période aiguë qui commence maintenant. Le débat se rapetisse ; on ne discute plus, on s'injurie ; il serait difficile de dire qui des deux est allé le plus loin dans cette voie si peu digne et de leur personne et de leur caractère. Erasme, poussé à bout, demanda à l'Électeur de Saxe de le venger des attaques de Luther. L'Électeur répondit sagement que ses lois ne punissaient pas les délits théologiques. Battu et humilié de ce côté, harcelé sans cesse par les protestants, excité par les catholiques, il revient à la polémique. Il publia en 1526 et en 1527 deux nouveaux libelles contre Luther, dans lesquels la violence est poussée à son dernier degré. « Erasme invective-là, dit M. Nisard,

avec une misérable rhétorique, d'une voix cassée et en cheveux blancs. » L'on comprend l'emportement et la passion chez un homme qui avait la nature ardente, le tempérament bouillant de Luther; ce sont là des misères de grand seigneur; mais on ne saurait assez condamner cette effervescence sénile, cette rabies défaillante, ces clameurs de moribond chez un homme qui aux grandes heures de sa vie, où il aurait fallu lutter et combattre, à tout sacrifié à la modération et à la paix à tout prix, et qui aurait dû se souvenir, dans sa vieillesse, des principes dont il se prévalait dans sa jeunesse. Luther disait à Mélanchton, après avoir lu le libelle d'Erasme dont nous avons parlé plus haut : « Vois-tu ton Erasme et sa modération si vantée, c'est un serpent! »

Erasme emploie maintenant, pour combattre la Réforme, toutes les armes qu'il trouve à sa disposition. L'esprit lui revient même, à mesure que ses forces et ses amis l'abandonnent, et c'est sans scrupule qu'il donne libre cours à son humeur railleuse. C'est ainsi qu'il exerçait sa verve à propos du mariage de Luther et d'Oecolompade : « J'ai toujours appelé cette dispute, dit-il, la « tragédie luthérienne; » ce n'est pas une tragédie, mais une comédie, car tout soulèvement finit dans un mariage. » Il aimait surtout à railler ce qu'il appelait « la pauvreté et la mendicité évangéliques. »

Nous allons assister maintenant à une dernière et humiliante transformation dans les idées d'Erasme : après cette suprême apostasie, il n'aura plus qu'à mourir. Lui, l'apôtre de la liberté, l'ennemi des superstitions, le censeur spirituel et éloquent des vices du clergé, il va abandonner les principes de toute sa vie, rétracter, renier son passé, se renier lui-même, adorer ce qu'il a brûlé, encenser ce qu'il a flétri! Erasme vieillit et se survit à lui-même.

Ses livres commençaient à se répandre dans le peuple;

il fut épouvanté en songeant aux conséquences que cela allait avoir. En fils soumis et dévoué de l'Eglise, il proposa de rétracter dans ses écrits tout ce qu'ils contenaient de contraire à sa doctrine. Il avait douté jadis que l'Epître aux Hébreux fût de saint Paul. A ceux qui le lui reprochèrent, il répondit : « Si l'Eglise décide qu'elle est de Paul, je n'aurai plus aucun doute à cet égard. » De même pour la Confession, qu'il avait attaquée : « Si l'Eglise décide que la Confession a été instituée par Jésus-Christ, je me soumets, comme dans toutes mes opinions, à ses décisions; même si elle approuvait la doctrine des Ariens et des Pélagiens, je serais pleinement de son avis. » « Rien ne m'est tant à cœur, répétait-il souvent, que de voir toutes les erreurs effacées de mes écrits ; c'est alors que je prêterai toujours mon appui docile aux décisions des hommes de sagesse et de droiture..... »

Les moines mêmes et les couvents finirent par rentrer en grâce auprès de lui. Il est extrêmement curieux de rapprocher deux jugements qu'il a portés sur eux à vingt années de distance; ils nous rendront compte du chemin parcouru! Voici donc ce qu'il écrivait vers 1513 : « Les couvents sont des puits dont on ne peut plus sortir. On s'y précipite plutôt qu'on n'y descend. Autrefois, c'étaient des demeures solitaires où habitaient des hommes de bien, qui, attristés à la vue de tous les vices du monde païen, se retiraient dans le désert pour y mener une vie plus sainte. Un moine était un bon chétien. Les couvents ne sont plus des lieux de retraite aujourd'hui; ils sont des *officines d'iniquité*. Des êtres nuls à qui on ne confierait pas le soin d'une cuisine, ont entre leurs mains la direction de l'Eglise. On vient dans le couvent pour vivre plus à son aise, pour servir son ventre et se livrer à la fainéantise. Après avoir fait vœu de pauvreté, on mène une vie de satrape. Il y en a beaucoup qui entrent au couvent par pur hasard. Un amour

manqué, la crainte des orages, une maladie, un danger, tels sont les principaux mobiles qui ont engagé ces hommes de bien à se consacrer au Seigneur! *Quid nunc diceret Augustinus, si videret multa monasteria quæ nihil differunt a publicis lupanaribus?* »

« Les moines, écrit-il en 1533, sont l'image de cette cité céleste et des chœurs des anges, parce qu'ils chantent continuellement les louanges du Seigneur, et parce que, transformés en esprits, ils ne connaissent point les désirs de la chair, vivent dans la plus parfaite union entre eux, comme les anges, et comme eux aussi, sont des intermédiaires entre Dieu et les hommes. Qui n'honorerait pas de pareils êtres comme des demi-dieux? Qui ne les aimerait pas? C'est une chose étrange, indigne, que de détester un homme parce qu'il est moine. Tu veux être un chrétien et tu hais ceux qui sont les images vivantes du Christ, etc.! » On serait tenté de croire que c'est pour absoudre Erasme que Barthélemy a dit qu'il n'y a que l'homme absurde qui ne change jamais. Il serait difficile cependant, même à M. Nisard, de présenter une seule raison sérieuse qui pût excuser une telle audace, nous serions tenté de dire un tel cynisme dans l'hypocrisie, car il ne faut pas oublier qu'Erasme ne croit nullement aux vertus célestes et à la sainteté idéale qu'il prête ici aux moines, et que jusqu'à la fin de sa vie il en pensait ce qu'il en pensait, vingt-six ans auparavant, quand il écrivit l'*Eloge de la Folie*.

Erasme combat maintenant tout ce qui ne lui semble pas spécifiquement catholique avec la tenacité du vieillard obstiné et l'ardeur du néophyte. Il se pose comme le champion de la foi de l'Eglise et prend au sérieux sa mission de docteur. Nouvel Augustin, il fait le procès à toutes les hérésies, quelles qu'elles soient, et d'où qu'elles viennent, mais il calomnie et injurie plus qu'il ne réfute. « Sur quelles prophéties, dit-il aux protestants, sur quels miracles, fondez-

vous vos innovations dans la discipline de l'Eglise? Vos fidèles ne sont-ils pas ivrognes, furieux et avares comme auparavant? Au contraire, ils sont devenus plus corrompus! Je n'ai jamais été dans l'Eglise de ces pseudo-évangéliques, mais souvent je les ai vus en sortir, animés d'un esprit diabolique; nulle part on ne trouve tant de libertins et d'adultères que chez vous, au point que Luther, le fondateur de votre secte, a dû envoyer des inspecteurs pour mettre un terme aux désordres! Pour moi, je préfère infiniment l'antique domination du pape et des moines à cette race d'hommes qui font semblant de s'attacher à la lettre de l'Évangile, tout en se livrant à la sensualité et à la débauche. Il continue encore longtemps sur ce ton. Mais tout cela ne pouvait guère servir le catholicisme, et l'Eglise naissante n'avait même pas le temps de faire attention aux palinodies immorales d'un vieillard échauffé par la bile et égaré par le dépit.

De grandes choses se passaient alors en Allemagne : L'empereur avait convoqué une Diète à Augsbourg, pour mette fin à « la querelle de Luther, » et ramener la paix dans l'Église. On sait à quoi aboutirent les discussions. Au lieu de s'entendre et de se réconcilier, on se sépara plus divisés, plus ennemis que jamais. Erasme était le champion désigné du catholicisme; lui seul était capable de tenir tête à Luther. Aussi reçut-il de toute part de pressantes invitations. Il les déclina toutes, au grand scandale des catholiques, prétextant le mauvais état de sa santé. Cette raison n'était pas sans valeur; mais il en avait une autre qui le décida à ne pas quitter Fribourg et qu'il se gardait bien de faire connaître. Erasme ne se faisait plus d'illusions sur lui-même; il se sentait affaibli physiquement et il était brisé moralement. Il avait toujours présente à l'esprit sa première prise d'armes contre Luther, et il se souvenait des angoisses qu'il éprouvait au moment de descendre dans

l'arène. Recommencer une telle épreuve, cela ne lui paraissait guère tentant ; aussi eut-il la sagesse de s'abstenir. Cependant il nous laisse deviner quelles eussent été ses opinions et son attitude à la Diète : « J'ai supplié, écrit-il à Mélanchton, le cardinal Campegio, l'évêque d'Augsbourg et d'autres de mes amis, de ne pas pousser les choses à l'extrême pour « des affaires de dogme. » L'empereur avait menacé les princes protestants d'une guerre à outrance s'ils persistaient à défendre la cause de Luther. « Si c'est là une intention sérieuse, écrit Erasme épouvanté, je frissonne en songeant à l'avenir. Assurer aux sectaires liberté de vie et de conscience, ce serait assurément chose pénible, mais plus facile a supporter cependant qu'une guerre. » Il composa même une brochure sur « la Concorde de l'Église, » mais elle demeura sans résultat comme toutes ses autres tentatives de reconciliation, car la scission était trop profonde pour qu'un rapprochement fût désormais possible.

Erasme eut encore à la fin de sa vie un démêlé avec Luther : ce fut le dernier. Les protestants ne s'occupèrent plus de lui directement et le laissèrent en repos jusqu'à sa mort. Ses adversaires catholiques, au contraire, le harcelèrent jusqu'à ses derniers moments, et il dut employer les rares instants de répit que lui laissait la maladie pour composer des apologies et réfuter les calomnies de ses ennemis. « La Sorbonne, les casuistes, les Stunica, les Bède, les Carpi, noms que la violence n'a pas immortalisés, le trouvèrent armé jusqu'à la fin contre leurs diatribes. Le premier malheureux sachant griffonner quelques injures et balbutier la logomachie théologique, se donnait la gloire de troubler les dernières heures de l'illustre vieillard, sauf à se faire marquer au front de sa main mourante. Tout le monde se croyait intéressé à le compromettre ; tout le monde se disputait les lambeaux de cette déconsidération où Luther l'avait précipité dans les matières de religion. » (Nisard.)

Erasme allait cueillir ainsi les palmes de ce martyre dont il avait si dédaigneusement parlé toute sa vie, lorsque la mort vint le frapper. Il expira à Bâle, le 12 juillet 1536, avec toute la résignation d'un philosophe chrétien. « O Jésus ! je t'invoque au nom de ta miséricorde ! Seigneur, délivre-moi ! Seigneur, aie pitié de moi ! » telles furent ses dernières paroles. Chose étrange, celui dont un de ses amis disait que « tout l'univers sait qu'il est le plus fervent catholique, qu'il est le Jérôme de notre siècle, le bouclier, le défenseur de la foi catholique, » expira dans une ville hérétique, assisté à ses derniers moments par un ministre réformé, son ancien adversaire, C. Pellican, de Zurich, et dans un cercle d'amis, tous dévoués aux idées nouvelles. Il mourut sans avoir reçu les Sacrements de l'Église, sans qu'un prêtre eût récité à son chevet la prière des agonisants, « sine lux, sine crux, sine Deus, » comme disaient les moines. Bâle lui fit de magnifiques funérailles; les étudiants de l'Université portèrent son cercueil; le premier magistrat, les sénateurs, les professeurs, assistèrent à ses obsèques. Plusieurs de ses amis parlèrent sur sa tombe, Myconius prononça du haut de la chaire de la Cathédrale son oraison funèbre. et ce furent ses trois amis, Amerbach, Froben et Episcopius qui lui élevèrent le modeste mausolée que le voyageur peut voir encore aujourd'hui dans la Cathédrale de Bâle.

CONCLUSION

Raconter la vie d'Erasme, comme nous venons de le faire à grands traits, c'est une tâche facile : les documents abondent, les sources sont sûres, et on n'a que l'embarras du choix ; mais lorsqu'on est arrivé au terme du récit, lorsque la critique doit prendre la place de l'histoire, et qu'il faut résumer ses impressions et porter un jugement d'ensemble, cette tâche se complique singulièrement. Ce n'est pas, en effet, chose facile que de faire poser devant soi, sans raideur, dans tout son naturel, le plus insaisissable, le plus ondoyant des hommes, de renfermer dans le cadre d'une définition celui qui est un problème pour tous ceux qui l'ont étudié sérieusement, et de toujours démêler la vérité à travers les phases diverses, les évolutions sans nombre de cette existence inquiète et agitée, sans unité, sans but supérieur, et toute pleine d'inconséquences et de contradictions. Un double sentiment vous arrête à chaque instant : la crainte de dépasser la vérité ou celle de l'atténuer. « C'est un portrait qui n'est pas faisable, dit M. Nisard, et il vaut mieux s'avouer accablé par la diversité du personnage, que de le mutiler pour le faire entrer dans un cadre trop étroit. »

Cela nous explique les jugements contradictoires et diamétralement opposés qui, depuis trois siècles, sont portés

sur Erasme. Jamais homme n'a eu plus que lui ses détracteurs systématiques et ses admirateurs à outrance. Les protestants ont été sévères pour lui, mais justes.

Les écrivains catholiques nous offrent à son sujet un spectacle intéressant. Pour une fois, et par exception, ils sont sortis de la réserve qui s'impose à eux dans les questions douteuses; c'est dire que la vérité n'y aura rien gagné. Les uns ont poussé l'admiration pour Erasme jusqu'à en faire un Père de l'Église, et à proclamer infaillible, après avoir expurgé ses écrits, celui que le Concile de Trente avait trouvé d'une orthodoxie très insuffisante. D'autres, au contraire, se sont élevés contre cette apothéose étrange et ont démontré, avec preuves à l'appui, que ce nouveau saint Augustin n'était qu'un railleur impie, un hérétique déguisé, un religieux apostat et vagabond que la Providence indignée fait mourir comme un impie dans les bras d'un hérétique, sans avoir reçu les Sacrements de l'Église. M. Nisard a écrit sur Erasme une monographie qui serait un chef-d'œuvre si elle avait l'ombre de la vérité ; son livre est une touchante et gracieuse idylle, mais il est faux. L'Erasme qu'il nous représente dans ses pages attendries et ciselées n'est pas celui de l'histoire : C'est un personnage angélique, idéalisé, possédant toutes les qualités et pas un seul défaut, et si parfois M. Nisard hasarde une critique à son sujet, c'est par acquit de conscience et pour éviter la monotonie. Sans doute il serait ridicule à nous de faire le procès à Erasme parce qu'il n'a pas suivi la voie que nous lui aurions tracée. Mais devant sa vie, telle qu'elle nous apparaît sans parti pris, la vérité conserve tous ses droits et la justice tous ses devoirs et toute sa rigueur. Nous ne croyons pas, comme M. Nisard, que, parce qu'il a inventé le mot de « philosophie chrétienne » et qu'il a été un mauvais philosophe et un médiocre chrétien, il y ait lieu de l'absoudre de ses erreurs et de ses fautes, et

d'user à son égard d'une indulgence qu'il a rarement eue pour les égarements des autres.

Pour ce qui nous concerne nous avouons que sa personnalité est loin de nous être sympathique, mais nous nous efforcerons d'imposer momentanément silence à nos impressions personnelles afin de trouver, entre les deux écueils que nous avons signalés, la note juste et une appréciation impartiale et vraie.

Nous avons vu plus haut qu'Erasme était théologien, éditeur et traducteur du Nouveau Testament ; mais la théologie n'était pas son domaine, et il n'y a fait que quelques rares incursions. La tournure de son esprit, son éducation, sa connaissance approfondie de l'antiquité, le poussaient plutôt vers la littérature, et, de fait, il n'a jamais été qu'un lettré. C'est lui qui avait été un des principaux initiateurs du grand mouvement d'où était sorti la renaissance des lettres ; il avait pour elles un culte, et ce culte était d'autant plus ardent que c'est sur son objet que se concentraient toutes les haines de l'obscurantisme monacal. Aussi, gardons-nous de prendre toujours pour l'indignation d'un chrétien ses éloquentes railleries contre les moines. Il leur fait la guerre non seulement parce qu'ils sont grossiers et charnels, et qu'ils travestissent et dénaturent le christianisme, mais parce qu'ils favorisent l'ignorance et haïssent les belles-lettres. Non, ce n'est pas l'Évangile qui tient la place centrale dans son cœur, mais bien plutôt les poëtes et les écrivains de l'antiquité, et nous pouvons hardiment affirmer qu'il attachait autant de prix aux classiques qu'il venait de découvrir qu'au Nouveau-Testament qu'il avait rendu à l'Église.

Erasme était un des premiers qui eût hautement et publiquement réclamé une réforme dans l'Église. Mais comme ses vues comparées à celles de Luther étaient bornées ! Comme ses ambitions étaient petites ! Que

serait devenue l'Église, si le programme de Luther avait été celui d'Erasme, ou si Luther avait été un Erasme ! Erasme déplorait bien la corruption des mœurs et l'abaissement des consciences dans le clergé, mais il déplorait plus encore la grossièreté, la barbarie des esprits, et il n'a voulu relever celles-là que pour éclaircir ceux-ci. L'Église n'occupe trop souvent Erasme que parce qu'il espère s'en servir : elle est un moyen et non le but. Erasme n'a jamais vu en Luther qu'un Réformateur comme lui, et du jour où il a compris que son œuvre était l'opposé de la sienne, il l'a renié jusqu'à écrire cette parole insensée : « Là où règne le luthèranisme, là meurent les belles-lettres ! » La Réforme que souhaitait Erasme et à laquelle il avait consacré sa vie, était donc plus intellectuelle que morale, plus littéraire que religieuse, plus païenne que chrétienne. Au fond, que lui importent les dogmes, pourvu que l'on parle un latin classique et correct, et qu'il puisse étudier en paix ! Que lui importent les moines, les évêques et le pape, pourvu qu'ils laissent en paix la République des lettres et ouvrent aux savants les trésors de leurs bibliothèques ! Que lui importe même l'Évangile, s'il peut garder Horace et Térence !

Aussi, voyez comme il recule épouvanté quand il voit éclater la tempête qu'il avait lui-même soulevée ! Comme il s'efforce de l'apaiser, de ramener le calme d'autrefois, même avec ses épaisses ténèbres.

« Quel démon s'est emparé de Luther! » s'écrie-t-il lorsque les bruits de guerre retentissent à ses oreilles, et il se détourne de lui avec effroi, car pour le suivre il aurait fallu descendre dans l'arène, engager des luttes, payer de sa personne. L'Évangile en aurait profité sans doute, mais non les lettres, et cette seule pensée glaçait l'enthousiasme déjà si modéré d'Erasme. Que répondra-t-il donc au pape et à tous ceux qui auront recours à ses lumières et sollici-

tent son avis ? Il leur conseillera des transactions, des compromis, des arrangements à l'amiable, des concessions mutuelles, des trêves sans lendemain, et des paix boiteuses. Quant à la lutte, il n'en veut à aucun prix, c'est son épouvantail. « Je préfère, dit-il, l'état actuel des choses quel qu'il soit à une réforme tumultueuse ». Dans les écrits de Luther, il n'y a rien qu'Erasme n'eût signé ; c'est lui-même qui le dit. Eh bien ! cet homme, qui sait où est la vérité et ce qu'elle est, lorsqu'il faudra lutter pour la faire triompher, prononcera cette désolante parole : « Je n'aime pas la vérité séditieuse ! »

Erasme était donc l'homme des biais et des compromis. Médiocrement convaincu, il défendait médiocrement ; personne n'a jamais eu comme lui les concessions faciles, à une époque où en général les caractères étaient trempés, et où l'on avait le courage de ses opinions. Il a eu la naïveté de croire que trois siècles de fermentation sourde, d'aspirations comprimées, trouveraient une solution pacifique dans une discussion de théologie, et qu'il en sortirait une formule magique capable d'imprimer au monde décrépit une impulsion féconde, et à l'Église dégénérée une vie nouvelle.

Au reste, malgré toutes ses attaques passionnées et ses velléités réformatrices, Erasme n'en est pas moins resté toute sa vie enfermé dans le catholicisme, et il n'a jamais pu effacer sa marque originelle. C'était un chrétien faible et un catholique qui rongeait le frein, mais il était catholique. Ce qu'il y avait de nouveau, de personnel dans ses idées, il l'avait acquis par l'étude et la réflexion. Sa tête croyait plus que son cœur, et sa conscience n'a jamais été touchée Sa foi était moins une conviction qu'une opinion. Elle n'avait pas jeté ses racines dans les profondeurs de son âme, et, par conséquent, ne pourra produire que des fruits sans saveur et des œuvres sans durée. Nous l'avons vu

déjà, les convictions solides semblent lui avoir fait absolument défaut. C'est ainsi qu'il pouvait eloquemment renvoyer les consciences des saints et des prêtres à Dieu seul, flétrir avec indignation les abus du confessionnal et du culte des saints, ce qui ne l'empêchait pas de défendre la confession comme une institution nécessaire et voulue de Dieu, et d'attribuer sérieusement sa guérison à sainte Geneviève. Les résultats critiques les plus certains, dès qu'ils menaçaient de le mettre en conflit avec les évêques ou le pape, il les soumettait humblement aux décisions de l'Eglise dont il n'avait que trop démontré ailleurs l'insuffisance et l'incapacité dans de semblables questions. Les choses saintes cessaient d'être saintes pour lui dès qu'elles lui fournissaient l'occasion de rire, et la vérité cessait d'être vérité dès qu'elle soulevait une contradiction. Tout cela réuni donne à sa personne ce caracière de duplicité et de fausseté qui défend l'enthousiasme et presque l'estime.

Le christianisme, dans sa puissante réalité, semble avoir complètement échappé à Erasme. Il n'est à ses yeux qu'un système de morale plus parfait que tous les autres, et dont la Bible n'est que l'exposé admirable. Jésus-Christ est pour lui, moins le Rédempteur de l'humanité que le Révélateur de cette morale; il est un modèle plutôt que le Sauveur. Jamais orage n'avait traversé la monotonie morale de sa vie. Jamais sa foi n'a subi une de ces crises douloureuses mais salutaires qui renouvelle notre vie et nous permet de tout sacrifier à celui dont nous pouvons dire : « Je sais en qui je crois. »

Quelle différence, sous ce rapport, entre Erasme et Luther! Luther se prépare à son œuvre, à genoux, devant Dieu. Il travaille, il prie, il médite, il cherche; comme Pascal, il a l'âme labourée par le doute. Il lutte avec toute l'énergie du désespoir pour atteindre à la vérité. La pensée de faire le pas décisif l'épouvante. Peut-être se trompe-t-il!

Mais à la fin il sort triomphant de la lutte avec des forces surhumaines, fort de sa foi, ce roc inébranlable du haut duquel il bravera toutes les tempêtres qui vont se déchaîner contre lui.

Jamais le péché, dans sa terrible réalité, avec ses douloureux problèmes, n'a travaillé l'âme d'Erasme. Jamais aussi ses aspirations n'ont su se soulever de terre et atteindre jusqu'à la hauteur de l'idéal chrétien dont Luther avait fait le rêve et le but de sa vie !

Erasme avait une nature faible ; c'est en vain que l'on chercherait en lui cette grandeur d'âme que nous aimons tant à trouver chez les hommes illustres et que nous leur prêtons parfois avec trop de complaisance. L'amour propre, la susceptibilité, la vanité, tous ces péchés insignifiants en apparence, mais terribles dans leurs conséquences, qui ont leur origine dans un amour excessif du moi, ne lui étaient pas étrangers. Erasme pensait beaucoup à lui-même, et il aimait que les autres y pensassent également; il ne pouvait souffrir que le silence se fît autour de sa personne et acceptait sans modestie les flatteries les plus outrées. On ne saura jamais combien l'envie avait de prise sur son âme et quelle influence ce démon a exercée sur sa vie. Jusqu'à l'apparition de Luther, Erasme était le premier écrivain et la gloire de la République des lettres. Quand le Réformateur entre en scène, Erasme disparaît au au deuxième rang; son étoile pâlit, sa popularité s'évanouit.

De plus Erasme se sentait inférieur à Luther ; cela suffisait pour en faire son ennemi irréconciliable. Sans doute il avait plus de science, plus de culture, plus d'éclat que ce Germain sans distinction apparente, au langage rude et inculte, mais ces avantages n'étaient que secondaires. Luther avait pour lui la sainteté de la vie, des doctrines arrêtées, des convictions profondes, une âme de héros et

une foi d'enfant. Il avait pour lui, ce qui vaut mieux que toutes les ressources humaines, la certitude que sa cause était celle de Dieu. L'avenir lui appartenait. C'est là ce qu'Erasme ne comprit que trop, bien qu'il essaye souvent de nous persuader du contraire; mais il ne put se résigner à ce rôle effacé qui allait être le sien. N'aimant pas assez la vérité pour la défendre, il souffrait de voir les autres s'en faire les champions, et il préféra la combattre au premier rang que de la servir au second.

Malgré toutes ces lacunes et toutes ces défaillances, il ne nous est pas permis d'oublier qu'Erasme a été, à un moment de sa vie, le défenseur d'une cause qui est toujours la nôtre, et qu'avant de combattre la Réforme, il en a été le précurseur et le champion. Plus que personne il la désirait; il y a travaillé ; qui sait ce qu'il a souffert pour elle, et qui pourrait dire la part qu'il y a eue? Quoi qu'il en soit, le commencement de sa vie plaide en faveur des défections de la fin, et désarme la sévérité de l'historien. Erasme nous apparaît comme un instrument puissant entre les mains de Dieu; mais il n'a pas su comprendre ni voulu accepter sa mission, et par conséquent il a manqué son but. Lui qui a travaillé plus que tout autre à arracher le monde aux ténèbres du moyen âge, il vient y abriter sa vieillesse glorieuse. Il reste sur le seuil de cette terre promise vers laquelle l'appelaient ses goûts, ses aspirations, son passé et succombe dans le désert, au service d'une cause perdue et sous une tâche trop lourde pour ses faibles épaules. L'étude de sa vie est instructive mais desséchante : on y trouve souvent de belles choses, mais jamais rien de grand. Erasme nous offrira toujours le modèle de ces hommes sans convictions profondes, sans énergie morale, qui apparaissent à ces heures décivises de l'histoire où il faut savoir payer de sa personne et descendre dans l'arène au lieu de poursuivre une paix chimérique, qui, n'aimant rien, ou plutôt